

et à élever – “nourrir” – les enfants des autres» [p. 31]). Jeudy-Ballini fait appel aux conceptions d'autres peuples de l'Océanie dans son analyse, comme les Kamano de Nouvelle-Guinée et les Baining de Nouvelle Bretagne. Mais ceux-ci présentent aussi des différences par rapport aux Sulka! La liaison de l'adoption par la nourriture aux interdits sexuels ne peut être universelle. Pourquoi l'acte sexuel est-il uniquement situé du côté du «naturel» alors que la honte et le «nourrir» sont du côté de l'élection? Est-ce que cette opposition est claire pour les Baining?

On passe ensuite à notre société, dans le sens géographique, avec l'étude de Claudine Leduc sur les pratiques adoptives dans la Grèce classique. Cette contribution ressemble par ses conclusions celle de A. Fine («Le don d'enfant dans l'ancienne France»), même elles sont éloignées de plus de 2 500 ans. Dans les deux cas, l'adoption est une manière de pallier le manque de descendants, et non un don d'enfants entre familles susceptible de créer des liens d'alliance. Assurer la succession dans une continuité physique, matérielle et symbolique est une caractéristique de la culture européenne.

Apportons une attention particulière aux contributions de Bernard Vernier et Bernard Saladin d'Anglure. Ici c'est la question de l'élection de chacun des enfants par leurs parents à l'intérieur même de la parenté de sang! Son travail ethnographique dans la Grèce rurale a permis à Vernier de mettre à jour des mécanismes de genèse des sentiments. Vernier montre que les noms donnés aux enfants et le discours que l'on tient sur leur ressemblance avec leurs ascendants créent des liens électifs entre certains membres de la parenté consanguine. Une symbolique du don est ici mise en oeuvre par l'attribution de la ressemblance à chacune des branches alliées. Au moment de la naissance, avec la désignation du nom (surtout celle des aînés), et ensuite par l'attribution de la ressemblance, on renforce l'alliance. Le travail d'Anglure nous amène à repenser le système de filiation «eskimo». Il révèle que le père et la mère chez les Inuit n'appellent pas leur enfant de la même façon, chacun privilégiant le nom d'un mort que l'enfant réincarne. C'est un système d'appellation et d'adresse qui exprime une symbolique d'appropriation de l'enfant par les deux branches de la famille. Mêmes si les auteurs ont fait leur travail dans des sociétés traditionnelles, les applications pour analyser les mutations familiales d'aujourd'hui son stimulantes. Voir par exemple le rôle de la mère dans la définition d'appartenance de l'enfant.

La deuxième partie («Parentés électives et expression de soi») donne des exemples de la rupture dans les représentations de la filiation aujourd'hui, par une valorisation des liens électifs qu'on peut considérer affectifs. Françoise-Romaine Ouellette («Les usages contemporains de l'adoption») met en évidence l'affirmation de soi, principalement celle des parents adoptifs. La recherche part du cas québécois. L'auteur montre comment les pratiques traditionnelles de l'adoption, fondées sur le secret et la marginalité, ont profondément évolué. Les mêmes questions sont présentes dans

la plupart des sociétés occidentales, comme celle de l'adoption internationale. Il y a une nouvelle logique de la filiation, et les responsables politiques doivent y participer comme éducateurs et législateurs. C'est à partir de quelques-uns de ces problèmes que le travail de Michèle Laborde, juriste anthropologue, confronte la loi française de 1972 sur la filiation à celle de 1994 sur la bioéthique.

Soulignons deux autres travaux, ceux de Agnès Martial («Partages et fraternité») et de V. Moulinié («Chez Tatïe»). Avec les outils de l'anthropologie sociale et historique Martial fait une réflexion sur les liens entre frères de sang, demi-frères et quasi-frères dans les familles recomposées. Ici le concept de résidence joue un rôle fondamental pour les liens entre ces frères. Nous connaissons l'importance de la résidence dans l'anthropologie de la parenté traditionnelle. Mais ici ce concept joue pour «fabriquer» la parenté. Nous avons ici une question pleine de possibilités pour la compréhension des rapports de familiarité dans la société contemporaine. Véronique Moulinié offre une autre dimension de l'espace pour la définition de parenté, l'espace du travail! Dans le travail (elle analyse d'une manière très novatrice l'entreprise Fréquin), les liens de parenté agissent comme modèles forts de référence pour penser les relations entre les personnes et favoriser une meilleure expression de soi. Le réseau hiérarchique d'une entreprise familiale est manipulé par le réseau des relations familiales.

La parentalité semble se manifester dans la société contemporaine hors d'une liaison à une mémoire qui a disparu (les morts). Elle se joue dans un investissement du sujet affectif où la désignation du nom est une occasion d'exprimer une histoire partagée par les parents et des désirs pour l'avenir, plus que des références aux liens de mémoire.

Nous avons ici un ouvrage très sérieux qui ouvre des champs d'investigations nouveaux et pleins de promesses.

Ron Eyerman and Andrew Jamison, *Music and Social Movements*, Cambridge: Cambridge University Press (Cultural Social Studies), 1998, xi + 191 pages, bibliography, index.

Reviewer: *Neil V. Rosenberg*
Memorial University of Newfoundland

Subtitled *Mobilizing Traditions in the Twentieth Century*, this volume offers the perspectives of two Scandinavian-based sociologists on the connections between art and social action. Focussing upon the American “folksong revival” of the middle decades of this century, the book opens and closes with descriptions of the authors' 1995 visit to a memorial celebration for Ralph Rinzler at the Highlander Center in Tennessee. Here the ideas that led to this book “suddenly began to take form . . . We saw, and felt, how songs could conjure up long-lost social movements, and how music could provide an important vehicle for the diffusion of movement ideas to the

broader culture" (p. 1). Certainly the career of Ralph Rinzler exemplifies the way in which movement ideas went into the broader culture. His work at the Smithsonian sparked the "public folklore" movement that led to the penetration of the American federal arts establishment by the folk revivalists turned folklorists. But that particular process is not described here.

Instead the authors point out that most of those who have written about the folksong revival have tended "to miss, or at least downplay, some fundamentally important connections between culture and politics, which continue to represent the sixties in the popular consciousness" (p. 2), and write of their frustration, for example, with Robert Cantwell's *When We Were Good* in the way in which Cantwell separates "the folk revival from the political movements that were taking place at the same time" (p. 2). It is true that most who have written on the subject have viewed the music's radical political connections as peripheral or parallel concerns, or as intellectual entry points abandoned once aesthetic engagement is achieved, rather than the driving force behind it. At the same time other scholars have portrayed the collectors of folksong whose activities underpin all folksong revivals as workers in a conservative anti-modern project in support of "tradition."

So the authors' task is twofold. They must demonstrate the centrality of social-political movement thought within these music, and mount a theoretical argument that moves "tradition" away from dialectical opposition to "progress" into a position in which it is seen as a concept with its own dialectics of innovation and conservatism. These are the concerns of the book's first two chapters: to establish the relevance of humanistic concerns within the theoretical politics of contemporary sociology. Their key term, the work's analytic mantra, is "cognitive praxis": "the knowledge-producing activities that are carried out within social movements." Their aim, as they state, "is to redirect the cognitive approach to music and to consider musical expression in social movements as a kind of cognitive praxis" (p. 7).

The rest of the book consists of "substantive analyses of the mobilization of music, and the making and remaking of musical traditions, within social movements" (p. 5). Examining first American folk music in political contexts from populism through the popular front, they focus upon key figures like Carl Sandburg, John and Alan Lomax, the Seeger family and Woody Guthrie. Then they turn to African American music, moving from DuBois to black power. Next comes a chapter on politics and music in the 1960s, and finally a chapter on "The Swedish Music Movement" covering the period between the 1960s and the 1990s.

This promising combination of theory and date is, unfortunately, beset with problems of distance and abstraction. Although considerable space is devoted to various movements, all are described in the most general of ways; even when given names, dates and places, the reader is rushed along through the civil rights movement, or the popular front, or

the Swedish music movement so quickly that one never really gets a good sense of the inner workings of any particular movement vis-à-vis the music in it. It is frustrating to read about the civil rights movement and not learn much beyond the fact that singing at sit-ins was central to the creation of solidarity rather than peripheral to the political facts of the sit-ins. I agree, but why not tell us why and how, and give some specifics? How, for example, did the "Mississippi Caravan of Music" (p. 101), or the Swedish "tent" project (p. 144) actually operate to create cognitive praxis? Alas, the level of narrative is too general to allow for such description.

The authors suggest that from the sociological perspective, this work breaks new ground in its serious attention to humanistic data music. But from the viewpoint of the student of music, it does not go nearly far enough. A fundamental problem is that many of the music they discuss were themselves defined and promoted self-consciously as social movements. Thus there is frequent reference here to blues, but nothing is said about the long, deep and conflicted history of the blues movement. This failure to problematize words that describe musical genres like blues and, most notably, "folk music" and "folksong" limits the theoretical utility of this work. And it would have been a stronger book had the authors chosen to examine fewer movements in greater depth.

Museum Review / Muséologie

Transcending Borders: The Bold New World of Collaboration in Museums,

Reviewer: M.A. Lelièvre
University of Cambridge

Across Borders: Beadwork in Iroquois Life is an exhibition celebrating the significance of beadwork in Iroquois society and responds admirably to the goals of collaborative museum exhibiting set forth by the Task Force on Museums and First Peoples (1992).¹ The exhibition's title refers to the political and social barriers that the various Iroquois nations have traversed since European contact. Perhaps a better title to capture the essence of the exhibition would be *Transcending Borders*; for the exhibit demonstrates that many of the borders we perceive to exist are, in fact, imaginary. For example, the six nations that comprise the Hodenasaunee straddle the U.S.-Canadian border; their confederacy has endured despite the imposition of a "New World" political boundary. *Across Borders* transcends other less-tangible borders such as the seemingly incompatible natures of academic research and oral traditions and the Western museological tradition of treating First Peoples as objects versus First Peoples' assertion of their identity and agency. *Across Borders* makes great strides to prove that these dichotomies are false.

Across Borders is the result of a collaborative effort between the McCord Museum, the Castellani Art Museum of